

exit

revue de poésie



éditions gaz moutarde

104

Sommaire

Présentation

Stéphane Despatie, *Face aux vents contraires, le poème*..... 5

Des textes de

Tristan Malavoy 7

Madeline Monette, *elle, l'artiste (dans le même temps)* ... 11

Agustín Mazzini, *Poèmes de la rue Parthenais*..... 27

Alain Fisette, *Suivre en pirogue les grands bancs
de hasard* 37

Patrice Desbiens, *Des jours comme ça* 45

Dialogue

L'esprit d'atelier

Dossier préparé par Gérald Gaudet

avec des poèmes de Marie-Josée Ayotte,

Rella Duquette, Denise Simone Côté,

Renée Deslauriers, Christiane Ross, Robert Aubin,

Denise Lemarier, Doris Marchand, Céline Leblond

et Lise Roy 65

exit

revue de poésie

104

Revue fondée en 1995 par André Lemelin et Tony Tremblay

Direction littéraire: Stéphane Despatie

Rédaction: Francis Catalano, Corinne Chevarier, Stéphane Despatie

Direction générale: Pierre Bastien

Adjoint à l'administration: Dominique Lauzon

Révision et correction: Dominique Robert

Page couverture: Alain Reno

Webmestre: Didier Guillemette

Correspondance: Revue *EXIT*, C.P. 22125,
C.S.P. Iberville
Montréal (Québec) H1Y 3K8

Internet: <http://www.exit-poesie.com>

Courriel: redaction@exit-poesie.com

Compographie: Roger Des Roches – SÉRIFSANSÉRIF

Distribution:

SODEP

460, rue Sainte-Catherine Ouest, bureau 716

Montréal, (Québec)

H3B 1A7

Pour les abonnements, voir le coupon à la fin de la revue

Envoi de textes: Minimum de deux poèmes; maximum de 10 pour un total de 20 pages. Les poèmes en prose ou en vers sont présentés dactylographiés ou imprimés à **double interligne** sur feuilles « 8,5 po x 11 po ». Les textes sont soumis en **quatre exemplaires**. Une notice biobibliographique d'au plus cinq lignes est requise.

Faites parvenir des photocopies, les textes ne sont pas retournés. Joindre nom, adresse et numéro de téléphone et poster le tout à: *EXIT*, revue de poésie, C.P. 22125, C.P. Iberville, Montréal (Québec) H1Y 3K8.

La reproduction totale ou partielle des textes, photos et illustrations publiés requiert l'autorisation de la revue *EXIT* et des Éditions Gaz Moutarde inc. Les auteurs-es conservent l'entière responsabilité de leur-s texte-s.

Canada



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



Conseil
des arts
et des lettres
du Québec



CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Ce périodique est subventionné par le gouvernement du Canada, par le Conseil des arts et des lettres du Québec, par le Conseil des arts du Canada, par le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal. *EXIT* est membre de la Société de développement des périodiques culturels du Québec (SODEP).

Dépôts légaux : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021
Bibliothèque et Archives Canada, 2021

ISSN : 1203-1267

Face aux vents contraires, le poème

L'ère des grandes peurs est revenue.

FRANCE THÉORET

je voudrais un congé de maquillage

VICKIE GENDREAU

*entre les fatigues et les tendresses
la totalité des incertitudes*

MICHEL GAY

*Les mots ne seront plus écrits
mais sculptés face au jour
phosphorescents*

DENIS VANIER

L'écriture peut être un refuge, une cache, un lieu de dévoilement ou de révélation, un mégaphone créé par l'urgence, un outil de résistance, un roseau, une construction de la pensée, l'effleurement d'un secret, une fenêtre, un piano à queue dans la chambre du pauvre ou un énorme divan de psychanalyste, tout ça se produisant dans un simple calepin. L'écriture, au fond, poursuit son chemin dans le corps et dans l'esprit des écrivains et écrivaines, même lorsque ceux-ci et celles-ci se taisent. Et chacun réagit différemment par l'écriture face aux épreuves de la vie. Mais une des choses particulières du voyage en littérature en temps de pandémie, c'est son partage. Il est forcément différent et naturellement, l'écho des mots résonne autrement qu'à son habitude. Point ou peu de lancements ou autres événements littéraires « en présentiel » (une expression qui me rend toujours perplexe), dès lors, point ou peu d'interactivité « en présentiel » entre auteurs, lecteurs et le texte en construction, dans la subtilité des rencontres où il y a de véritables échanges de regards, de subtils silences, des pauses bienvenues, non malaisantes, un ton normal qui ne se heurte pas au volume plus ou moins élevé d'une communication entre écrans où tout le monde travaille surtout à tenter de ne pas enterrer le dialogue en prenant la parole. Et qu'en est-il, pendant cette période de distanciation physique, des ateliers d'écriture, ces laboratoires aussi stimulants qu'essentiels au développement de nouvelles écritures ?

Avec un dossier intitulé *Écrire en atelier*, Gérald Gaudet nous ouvre la porte de cet incubateur de poésie qui, justement, a poursuivi sa mission grâce aux moyens de communication virtuelle qui font maintenant partie de notre quotidien. Il regroupe une dizaine de voix qui sont, pour le lectorat en général, inconnues. Pour la revue *Exit*, qui elle-même se présente comme un laboratoire, il nous apparaissait intéressant de présenter un échantillon d'une écriture réalisée en confinement, mais aussi de donner à lire des écritures que l'on peut aborder sans subir l'ascendant qu'exercent sur notre lecture des auteurs plus connus, ou sans entendre une voix, un débit qui nous sont familiers. À l'ère où la personnalité prend souvent plus de place que le texte, cette lecture s'avère rafraîchissante. Dans ce dossier, vous pourrez découvrir Marie-Josée Ayotte, Rella Duquette, Denise Simone Côté, Renée Deslauriers, Christiane Ross, Robert Aubin, Denise Lemarier, Doris Marchand, Céline Leblond et Lise Roy.

Dans la section régulière du numéro, vous aurez le plaisir de vous plonger dans les univers de Tristan Malavoy, Madeleine Monette, Agustín Mazzini (dans une traduction de Flavia Garcia), Alain Fisette et Patrice Desbiens. Nous sommes certains que les mots de ces poètes sauront vous toucher. Sur une note bien personnelle, je les ai reçus comme on reprend le fil d'une conversation importante, en replongeant immédiatement dans le vif du sujet de manière naturelle, sans décalage, après une interruption de service inattendue. Ces poèmes m'ont fait le plus grand bien et nous espérons qu'il en sera de même pour vous.

Bonne lecture!

Stéphane Despatie

Tristan Malavoy

Écrivain et musicien, Tristan Malavoy a publié plusieurs livres, dont le roman *L'œil de Jupiter* (Boréal, 2020) et le livre-disque *L'école des vertiges* (L'Hexagone / Audiogram, 2018). Quel que soit son médium, il est attentif aux paradoxes et aux beautés de notre époque. En septembre 2021, il lance *L'éclat de l'or*, un EP de cinq titres qui met en relief les pépites de sens et de poésie qui, souvent sans crier gare, viennent éclairer nos vies contemporaines.

On ne voit presque plus la brique sous le lierre. Le soleil renonce, la musique est prise à l'intérieur. Ça bouge dans l'ombre, ta joie est un temple dans le ventre d'une forêt.

•

Tu retrouves entre deux livres le stylo perdu. Des nuits te remontent à la gorge. Poèmes et temps hémophile où vous alliez complices de délits d'initiés. Ton stylo te regarde, tu le laisses bouger seul dans le siècle qui passe au téléviseur. Faire des rimes et des oxymores.

•

On retourne toujours à l'âge de pierre. Pierre d'océan, pierre lancée contre la vitre avant l'aube. Pierre gravée d'un mensonge. Tu vas les mettre en rond toi aussi. On finit toujours par les mettre en rond. Tu vas rêver d'un passage qui n'est jamais là où on le cherche.

•

C'est un poème que tu attendais, mais ce ne sont pas des mots qui arrivent. Tu barres le peu qui tache le cahier, tu te lèves. Tu suis dans les marches le visiteur. Ce n'est même pas l'automne qui te prend quand tu ouvres la porte. Tu ne reconnais pas la saison, on dirait un film tourné à l'épaule.

•

Tu ne vois plus que le fruit gorgé du hasard, la pomme qui cache la forêt. La contient. Tu métabolises les ossements restés dans les marges du siècle. Tu n'entends plus dans ces mois exécutés au pochoir et aux lèvres sèches qu'un chant fantôme, qui étrangement t'apaise.

•

De la Chevrolet tu ne retiens que le grésillement du haut-parleur de droite, le point de rouille sur la porte du conducteur, au bord de la serrure. La panne de l'air climatisé dans un embouteillage en périphérie de Baltimore. L'oxygène qui lui manque, les ronds de sueur sur sa camisole vert armée. Les mots qui te manquent. La Chevrolet comme un chapitre oxydé, qui ne tient que par une dentelle de métal et d'été.

•

La parole avance comme une marée, avale tout, indifférente à ce qui est mort et à ce qui est vivant. Elle prend les vestiges et les naissances. Les offrandes lentes du matin. La parole ingère, puis laisse en repartant des secrets en bataille que le soleil dévore.

•

10 avril 2019. Tu ne peux pas détacher les yeux de la page. À quinze heures on dévoilera les premières images d'un trou noir supermassif. Galaxie M87, cinquante millions d'années-lumière d'ici. Tu attends devant l'écran comme on guette l'aube, plutôt que de relire les fulgurances de ta nuit.

•

Quinze heures. Il est noir, quoi d'autre? Plus noir que noir, c'est ce qui l'entoure qui nous intéresse. Un halo, une chevelure d'enfant. Et dans ce noir, des mondes, des temps, des couchers de soleil. Tout ce que pointaient les lignes aperçues hier au creux de sa main.



Il n'y a pas de terre ferme sous tes pas, que des îles mobiles jalousant leur trésor. Il n'y a pas de jour, pas de nuit, que des temps interlopes aux colères annoncées.

Madeleine Monette

elle, l'artiste
(dans le même temps)

Madeleine Monette est originaire de Montréal et vit à New York. Elle est l'auteurice des romans *Le double suspect*, *Petites violences*, *Amandes et melon*, *La femme furieuse*, *Les rouleurs*, repris à Paris sous le titre *Skatepark*, que les Éditions Mains libres ont réédité en 2021 à Montréal. Elle signe aussi les recueils de poésie *Ciel à outrances* et *La mer, au feu / A Sea Fire*. Lauréate du prix Robert-Cliche, elle fut finaliste de nombreux prix littéraires, dont le prix Marguerite-Yourcenar (États-Unis), le prix France-Québec/Philippe-Rossillon (France), le Grand Prix des lectrices de *Elle Québec*, les prix Molson et Ringuet de l'Académie des lettres du Québec. Madeleine Monette est membre du PEN International, du Parlement des écrivaines francophones et de l'Académie des lettres du Québec.

1.

pas de commencements
que des sauts courageux
dans le flot continu des choses

pas d'avant à glorifier
dans le noir de faux écrins
de pièges plus ou moins dorés
où l'on retient son souffle
mauvais plis et tête pleine
avec une docilité floue

pas de passé décisif
qui nous prédit en aveugle
toutes d'elles à moi
des mains aux lèvres

rien que l'inimaginable
et l'inimaginé

sans prise sur l'origine
première phrase récalcitrante
traits et tracés arbitraires

dans l'incertitude résolue
il n'y a qu'à se hasarder

embrasser l'imprévu
l'accidentel par éclairs
cette mémoire involontaire
des cellules aux sens

de vive lutte
une cohérence s'impose
inquiète et mobile

lourde folie inévitable

que la tension de l'artiste
face à l'infinité des histoires
sans lesquelles personne ne tient
n'est un argument qui se tient

personne ni le monde
ni même le temps

du regard à la toile
un vide multiple et fécond
où tout se réarrange
dans un chaos contraire

couche sur couche
les ratures invisibles
la pagaille brûlante
des couleurs

dans la force d'une courbe
ou d'un mot qui trouve sa place
après tant d'essais hésitants
pour capter l'urgence

dessaisissement des moi
soudain satisfaits désespérés
tous savoirs et acquis défaits

la vérité succombe sous le choc
elle ouvre grand la bouche

le réel n'est qu'attente

il surgira dans le geste
s'écrira sur le fil de la voix
l'ébauche tiendra de l'élan
l'histoire s'ensuivra

vision douce ou musclée
aux yeux de qui?
rageuse ou pénétrante
dans quel coin de terre?

là où des femmes grises
évoluent en sourdine?
là où des filles de lumière
parlent jouent ironisent?
se débattent et négocient
s'essaient à la rébellion
dansent et se découvrent
plus grandes en puissance
mais lésées violées adulées?
sans que reculent trop les murs
ou juste en apparence
et encore?

depuis les épouses cachées
sous les pierres
jusqu'aux assauts
de la porno-vengeance

tout est relatif
à l'évidence

perplexe elle cultive la vie
le temps d'une sculpture
expose les découpages violents
les mises en boîtes mortelles
lui ceci elle cela ou l'inverse

elle trace à mesure son parcours
mi-instinct mi-conscience
recherche une forme turbulente
et met en échec le spectacle

chaque version est un appel à tous
dans une impatience mobilisée

des veines courent dans les mots
en eux le vécu prend forme
comme la couleur dans la pâte
magnifié dans ses tremblements
contre les dits et redits surfaits

si le déploiement est douloureux
la bienveillance survivra
aux voies de l'imagination

la laideur en soi n'est pas tout

avant l'amour corps à vide
la poursuite d'une histoire
à croire avec ardeur
pas forcément la bonne
ni la plus défendable
celle qui nous soulèverait

ah! ce roman du creux des reins
qui nous abîmera sans nous noyer
nous secouera à petit feu
sans plus d'avant que d'après

le désir fait table rase
c'est là que soudain
l'instant brille et s'achève
là que nous voulons durer

que faire d'un passé fuyant
plus variable que le ciel
autour de ses os desséchés

l'art fabrique un présent
qui nous cherche et voit loin
il nous démonte nous fait fluides
à force de sursauts de pensée
de sensations inattendues

l'imaginaire est une fouille
à découvert

sous l'impulsion d'écrire
se refuser à la clarté
choisir les dérapages
et les migrations de tête

ne rien arrêter surtout
viser au bout de nos peines
l'inexplicable qui nous indigne
la complexité indomptable

comment s'abrèger
par le petit bout de la lunette
quand le moment de l'art
fait regorger le temps
se creuse en tous sens
digressions de l'essentiel
pour déterrer les crises
les usurpations d'identité
muscles froissés et claqués

tu m'entends, Adonise ?

2.

«Toute l'histoire du monde
réside dans votre corps»
écrit sur les murs Kiki Smith
qui se voit peu à peu quitter le sien

exaltation de la féminité ambiguë
archétypes révisés à grande échelle
de la peau fragile au cosmos

le combat de la vie
est une quête rassembleuse
où l'autre est l'animal
la cohorte humaine et
le ciel étoilé de nos nuits
de femme apaisée

femme entière disséminée
dans les plus fines particules
et les planètes lointaines
lacs et montagnes dans la main

la vaste intimité de l'histoire
se recueille en son centre
y construit sa cohésion
puits sans fond du passé
d'où fusent nos avenir

le monde se recompose
dans l'intelligence du corps
paysages de nerfs et de tendons

endurance de muscle volontaire
et de chair habitable

au-delà de la colère

3.

l'univers est un poème
qui nous échappe

pas de légendes ni de livres sanctuaires
pas de mémoires d'hommes sacrés

que l'existence sans bornes
tous sexes confondus
que des récits rêves théories
aux intervalles ouverts

ni ceci ou cela ni l'inverse
tu m'entends, Adonise?

les points zéro du temps
les principes créateurs
la genèse écrite sur un œuf...
s'il n'y avait là que la beauté
de fictions inoffensives!

dans l'écriture verticale
une plongée par-delà la peur
nous déplie sans limites

l'artiste repart à neuf
du faux rien de la confusion
du silence de ce qui ne vient pas

elle nous refait mains et lèvres
ni pareilles ni mêmes

sans racines ni origines
détachée du pouvoir
elle, mais oui

Agustín Mazzini

Poèmes de la rue Parthenais

Jeune poète argentin (1993), auteur des recueils *El cielo no termina de quemarse*, *Poemas de Rue Parthenais*, *El ciervo blanco* et *El nombre de todos los desiertos*, Agustín Mazzini a été reconnu, entre autres, par le XIX^e Prix international de poésie Martín García Ramos. En 2018, il a animé *Puentes de papel*, émission en ligne consacrée à la poésie. Il a été boursier du ministère de la Culture de l'Argentine et du CALQ, dans le cadre de leur programme de résidence. Il a participé à des festivals nationaux et internationaux de poésie et publié des essais et des recensions à propos de la littérature, de la philosophie et du cinéma. Il a séjourné à Montréal en janvier et février 2019. *Exit* vous propose la traduction de la suite « Poèmes de la rue Parthenais », écrite pendant ce séjour.

Originaire d'Argentine, Flavia Garcia vit, enseigne, traduit, écrit et chante au Québec où elle réside depuis plus de trente ans. Elle a publié *Partir ou mourir un peu plus loin* (Mémoire d'encrier, 2016) et elle est la traductrice de l'*Anthologie de poésie argentine contemporaine* (Triptyque, 2017). Elle se produit régulièrement sur scène avec l'ensemble de tango El Trio Argentino et Flavia Garcia. En 2019, elle a fait paraître un premier album dont elle signe les pièces : *La gente de mi ciudad*. En compagnie de Hugh Hazelton, elle anime les soirées de poésie en trois langues La Palabrava, depuis 2008.

I

D'un ciel de cendre pendent les ponts qui lient le jour au
suivant
tandis que la nuit passe habillée en itinérant
et que sur les lits de l'Armée du Salut
les vagabonds rêvent de la fée à l'héroïne.

Au-dessus des deux solitudes volent les baisers de papier
journal
et des jeunes dessinent des tasses de café sur les joues de
leurs fiancées.

Entre les ailes mouillées du boulevard et la fumée du
cannabis
passent des trafiquants amoureux de femmes arabes
qui portent la lune du Mile-End cachée sous le hijab.
La couleur de mes yeux trébuche sur l'étui des
saxophonistes du métro,
les gars rendent le jour plus petit pour pouvoir l'enfourir
dans leurs polars.
Le son d'un train déglingué fend mon âme en deux.

*Je ferais éclater à coups de pierres les vitres de la Banque
Royale
parce que le capitalisme et le progrès nous volent un monde
libre,*
a dit un étudiant suisse qui regardait le mont Royal, cet
animal blanc
qui guette depuis les escaliers comment l'après-midi
dévale les marches
à toute vitesse vers les lumières de Saint-Laurent,
alors que les ombres dorment dans les parcs à ciel ouvert.

II

Le paysage rue Parthenais
dit *donne-moi la main*, s'introduit dans les fissures du jour
et, comme dans une salle d'interrogatoire, baisse la lumière
pour que je ne puisse pas voir les mots
dont on se sert pour dire ce qui fait mal.
Dans ses ruelles hennissent les chevaux aux ailes de graffiti

où les Hells Angels pissent dans l'obscurité.
Ainsi, je marche jusqu'à manquer de chemin
aux endroits fatigués d'être des endroits
et frissonne mon ombre dans le parfum bleu du bar Darling.

Le temps passe comme les stations de métro.
Le désir brûle des papiers. La mémoire
est un arbre taillé au milieu de l'autoroute.

III

Tout est redoutable comme les fauves
que l'imagination invente pour ne pas se sentir toute
seule.

Un loup respire et un cerf court
poursuivi par la mort.

Comme un fou aux aguets dans le jardin,
je souris entre les paupières jaunes des feuilles
et je dessine un masque sur la neige
pour le cadavre qui regarde le ciel
les yeux immobiles.

IV

De la rue Ontario au boulevard Saint-Laurent
tu marches sur la neige avec la lettre d'une femme ensevelie
dans ton corps.

L'ombre de la peur écrit des mots dans la pluie
et tu tournes sur l'os des ténèbres.

Parle-moi maintenant à propos de tes livres et de la partie
de l'amour
qui n'est pas faite pour toi depuis longtemps.

Il faut nettoyer tes vides. Regarde-moi. La vie te cherche.

V

L'éternité est un corps qui naît après avoir aimé.

VI

On fait des nœuds entre mon âme et ma bouche
Dans mes yeux brûlent des arbres rouges
La main qui berce
Montréal pour la faire dormir
est la même qui me rapproche de moi.

VII

Un jasmin amenuise l'air de La Fontaine
et les gars bouillent le cœur d'un lapin en laiton
Passent d'une main à l'autre l'iris tiède d'un fruit
vendent des babioles, se coupent des mèches de cheveux.
Entre les beats de rave et Manu Chao,
l'éclat fugace du crack monte dans les chambres de leurs
artères
et ils tremblent, blancs comme des cathédrales de morphine,
absurdes comme les pétales du rien.

VIII

La station Rosemont et les étudiants d'opéra.
Des parebrises enneigés, le Pierre-Elliott-Trudeau,
Sandra, Jérémie, Rosita, Jean Sébastien.
Les maudits officiers d'immigration.
Le Queen Elizabeth et sa chambre 1742
*C'est ici qu'a eu lieu le bed-in
Lennon, Yoko Ono. Vous saviez?
Pour un pourboire
il lui montre la chambre*
La Maison de la poésie
*Esquisé muá
Where is parc La Fontaine¹ ?*

1. En anglais dans le texte.

Des caisses de Grolsch, dépanneur et MétéoMédia²
La neige est rouge à travers les feux de circulation.

Sorry I don't

Speak French

Référendums et nationalisme. Consuls,
tombée du jour sur Mont-Royal, Leonard Cohen,
les serveuses du Darling et le Quartier latin.

I'm from Haiti... Haiti

no Spanish

L'écologisme, le Plateau, les vitrines de Sainte-Catherine,
la peine des immigrants, Ville-Marie, les écoles.

Les voici, les arbres sur le bord de l'autoroute.

IX

Au centre du jour présent, l'angoisse de demain
comme un soleil elle entre dans ta tête pour faire fondre
l'image de tout le reste.

L'aube de Montréal est un chat
assis sur les jambes d'une femme au nez froid.
Après avoir cogné à la porte
elle deviendra poussière.

X

Pour Christian Melogno

Petit front baigné de givre,
cours parmi les cercueils du feuillage
par les veines des chemins.
Regarde comme ta vie grandit
Pieds nus et pleure et ne sait pas
dire le fleuve qui traîne
les déguisements de sa vie.
Petit gars, petit front, à la salive dense
comme les paupières d'un martyr
quand elles se ferment d'un baiser, glacé

2. En français dans le texte.

comme une plume parmi les pages
ouvertes au hasard d'un livre.

XI

Katilyn tente de dessiner la pluie,
elle lève le crayon et sur la feuille il est écrit « Boston ».
Alors elle tente de dessiner l'amour, elle lève
le crayon à nouveau et encore une fois : « Boston ».
Quand Katilyn cherche Boston
un oiseau émerge d'entre les draps.
Et quand je tente d'écrire le vol de l'oiseau
(au pied des escaliers de Frontenac
sur un billet de vingt dollars),
je lève le crayon et il est écrit : « Katilyn ».

XII

Sous les lumières des pharmacies rue Saint-Denis
l'après-midi mélange des couleurs et ramasse les pierres
éparpillées sur le mot *étranger*,
il s'écrase sur les gouttes
gelées des poteaux de lumière.
Montréal brille sur les vitrines du Downtown
et dans le regard des sans-abris
je lis des livres écrits par la détresse.
Pendant ce temps, le temps et l'attente
s'unissent en un funambule qui avance
sur sa corde comme sur le rêve
qui sépare le mot de sa signification.

XIII

Une saveur brisée m'a amené de l'autre côté du jour
voir des robes sans corps qui faisaient du strip-tease
pour les chaises vides des bars du Vieux-Port.
Des rabbins laissaient des traces de pétales
à la sortie des synagogues et les hindous
rangeaient des perles dans les cœurs de leurs enfants.

(Hier j'ai entendu à Radio Canada:
Trois cent mille personnes contre les changements climatiques.
Et ce midi les adolescents allaient de l'école
aux autobus de Sherbrooke les joues colorées:

Réchauffement global

=

LA MORT.

Ne tue pas la planète³

La police donnait un bal bleu de lumières
et les gaz lacrymogènes battaient des ailes
comme des oiseaux blancs dans la fumée.)

Plus tard, mon imagination a dessiné des fenêtres
pour que j'aile avec mes ailes de chiffon et de neige
vers la solitude qui pliait un papier
oublié dans la chambre du temps
(le papier de ce qui est dépouillé et simple).

Montréal, tu veux savoir un secret?
De nous deux, tu es celle qui me ressemble le plus.

Montréal, février-mars 2019

3. En français dans le texte.

*Latinoamérica*⁴

Pour Miroslava Rosales

*Et toi mon gars
qui aspirais à écrire la lettre la plus émouvante de l'histoire,
à faire un chant avec tous les viscères et toutes les lamenta-
tions
de Latinoamérica.*

Vladimir Amaya

Latinoamérica, dans le flash des nouvelles de vingt heures
(2220, rue Parthenais, app. 207, Montréal)
Tu es exposée comme un morceau de viande pendue en
attendant le boucher :
le prix marqué sur le front, prête à être vendue aux enchères
dans les salons les plus tristes de l'Histoire.
Entre des pancartes en français et des étudiants en sociologie
gringos
(Université du Québec à Montréal⁵)
qui parlent de toi comme d'une bête de zoo,
tes enfants arrivent sur les marches de l'église de Ville-Marie
à l'odeur de mara, de prison, de narcotrafic
depuis
le Honduras
le Nicaragua
le Venezuela
El Salvador
Et ils ont mal à la tête à cause du père mort au
combat
les sanglots de la mère contre la fenêtre,
la voix de l'ami
tué par balle aux mains de bandes parapolicieres.
Ils sont descendus de la Bête avec une substance de soif,
de larmes et d'acier chaud dans la bouche,
traînés par le démon de l'exil.
Dans leurs vertèbres les plus sensibles ils chargent des
maisonnées brisées par l'ajournement,

4. Le mot se traduit normalement par Amérique latine. Or, le poète veut faire la différence entre Amérique latine et Latinoamérica.

5. En français dans le texte.

des cathédrales de cocaïne et d'or levées par des proxénètes
sur les cadavres
de fées malades du sida.

Latinoamérica

les siècles dans ton ventre ont construit une maison au
bord de l'effondrement
qui ne finit plus de tomber. Si j'ouvre une de tes chambres,
les voici :

les enfants faméliques aux mitrailleuses,
le carnaval d'idiots vomissant la bile devant la télé,
les lumières de Rio,
les journalistes imbéciles
les conquistadors du XVIII^e siècle qui assassinent
des jésuites,
une radio qui annonce un nouveau coup d'État,
des chevaux de morts qui rasant Sinaloa,
des oligarques qui trinquent sur le cadavre d'Eva,
un agent de la CIA au téléphone,
des magnats de Wall Street,
des caravanes dans la mire des francs-tireurs,
des kilomètres de jungle mutilée,

une femme qui pleure pour son enfant parmi les débris
laissés par l'ouragan,
des enfants qui hurlent *le but, le but, le but*, pieds nus,
sur des planchers de terre,
des processions menées par des vierges aux capes colorées.

Mon continent de silice et de chair arrachée,
tu as été fondé sur les pierres qui tournent sur le mot *violence*,
et je te regarde comme le soldat regarde la photo de sa
fiancée dans le bruit des balles
et je te demande quand tu t'es habitué
à vivre un revolver sur la tempe, quand a commencé
l'électricité sombre dans le nerf qui te maintient en vie
(Peu importe où. Mon poème est

Caracas,
Buenos Aires,
Sucre,
Cuzco
Port-au-Prince,
Quito,
Lima,

Medellín,
Managua,
Tegucigalpa,
Santiago,
San José
Guayaquil,
Sao Paulo,
Los Cabos,
La Havane,
Fortaleza.

Et il cherche la dernière prière du torturé,
et il met des ailes aux anges de la marginalité,
et il lance des pierres sur les machines de la United Fruit
Company,
mais pleure de tendresse quand il voit que le bonheur et
la misère
apprennent à jouer ensemble dans les couloirs des favelas.)

Ton nom n'est pas Amérique latine
Ton nom n'est pas Amérique du Sud
Ton nom n'est pas Hispano-Amérique
Ton nom n'est pas Més-Amérique

Latinoamérica, dans le flash des nouvelles de vingt heures
le présentateur parle déjà d'un résumé des matchs de
hockey sur glace,
après, il dira les dates des prochaines gelées, et encore
d'autres dates d'événements en français.
Cependant, toi, tu restes avec moi, en moi, femme que
j'aime douloureusement,
femme trahie, abandonnée entre tes propres ruines
Paradis du dieu le plus fatigué et le plus triste.

*Écrit entre Buenos Aires et Montréal,
de juillet à mars 2018-2019*

Alain Fisette

*Suivre en pirogue les grands bancs
de hasard*

Né à Ville LeMoine en 1955, Alain Fisette vit à Montréal. De 1974 à 1977, il fait des études littéraires à l'Université du Québec à Montréal. Étudiant, il publie coup sur coup *Génériques* (1975), un livre-objet, et *Peau métallique* (1976) aux Éditions Cul Q. Il fait aussi paraître des poèmes et des critiques dans diverses revues littéraires, notamment dans *Hobo-Québec*. La majorité de ses recueils de poésie sont publiés aux Herbes rouges, et il a fait paraître un roman, *Nymphos*, aux Éditions de La Grenouillère. Il a œuvré au développement des arts et des industries culturelles au sein d'une organisation gouvernementale durant près de vingt-cinq ans.

*You took my joy
I want it back*

LUCINDA WILLIAMS

Habitué de vivre à l'écart de l'immédiat
Mais au centre de tout retard
Je suis resté trop longtemps
Seul & immobile
Sous le phare de l'intimidation
À croire que l'attente
Est un alcool plus fort que l'amnésie

Mon enfance s'étirant comme un ligament
Devinant que le passé est un boomerang
Je n'ai accumulé que des amitiés
Qui ne laissent ni chaud ni froid
Pour m'assurer de ne pas être atteint
Par un mauvais retour d'affection
J'ai effacé tous les accents de mes pensées
J'ai aligné mes rêves contre un mur
Appris à méditer par paresse
Puis afin que ma vie s'accorde
Avec ce que j'avais dans le ventre
J'ai éteint l'incendie de mes entrailles
Au lieu d'y foutre des accélérateurs

Prisonnier du premier livre
À me tomber sous la main
J'ai cru que la lecture
Constituait un long guet-apens
Tendu par des violeurs de conscience
Je n'ai réussi qu'à m'évader en niant
Aussi fort les vingt-six lettres de l'alphabet
Que la somme exorbitante des images fixes
Toujours incapable
De relire ma liste d'épicerie
Je n'ai réussi jusqu'à aujourd'hui
Qu'à traduire en gestes d'impatience
Des poèmes en chair & en os

Avant même de te rencontrer
J'ai tout fait
Pour quitter la terre pour un sol meilleur
Pour palper les formes primitives de l'approximatif
Les yeux bandés j'ai signé
L'embargo sur l'épandage des vertiges
Rejeté les déchets de mon cœur par ses fenêtres
Coupé le courant aux miracles permanents
Brisé des bouteilles contre des nuages
Tout pour m'éloigner de la fosse de l'ennui
Mais encore trop près pour ne pas sentir
La main heureuse de la providence
Fouiller à nu mon karma
Le froid remonter avec doigté
Les manches du temps
Mes souvenirs d'enfance
Devenir peu à peu de la confiture

Même
Si la fatigue n'a plus rien dans le corps
Qu'elle ne cache plus à l'avenir
Les prouesses de la veille
Je persiste à croire que dormir ivre
Est préférable à l'ivresse du sommeil
Qu'il vaut mieux déglacer les sucs de sa langue
Que mariner seul dans sa salive
Que le bonheur universel ne se célèbre
Qu'en y trempant les lèvres
& ce même si mon verre semble parfois contenir
Plus que les fontes de mes nuits blanches

Depuis
J'ai peine à affronter le flou des paysages arrondis
À suivre en pirogue les grands bancs de hasards
À combler ton absence chronique
Par des actes hygiéniques
À dissimuler les revers de tous les jours
Dans la doublure du quotidien

J'ai beau avoir appris à baiser avec un flotteur
& à jouer au secouriste dans un bain-tourbillon
Je n'ai nagé que beaucoup plus tard

Dans ce que je croyais
Les flaques de tes meilleurs sentiments

N'ayant pas eu à te défaire de ton enfance
Tu savais déjà tout du jazz de la vie
Comment improviser dans la tête de l'autre
Faire de mon sexe ton instrument de défense
& du tien un virtuose des métaphores

J'aurais aimé
Évacuer ton parfum qui crève les tympans
Ne pas savourer d'avance
Les retards du petit-lait de tes organes
Ne pas avoir défait
Les coutures de tes cicatrices évolutives
& surtout n'avoir jamais réussi ce carton de mes mains
De toutes tes cibles de chair
Sous le joug de tes applaudissements

Il m'aurait été facile de blâmer
Ces tête-à-tête ratés avec les anges les plus intrépides
Ces pensées magiques noyées au centre d'une bouée
Ou ces riens d'eau-de-vie
Restés coincés dans l'haleine du matin
Pour justifier notre catastrophe
J'ai préféré me taire & continuer de penser
Que nous n'y pouvions rien
Que c'est le darwinisme de nos âmes
Qui a servi d'amorces à nos caresses maison
& qui a donné ces saveurs empiriques à nos sexes

Sache que je ne cherchais pas à être cynique
Lorsque voyant que tu as pris du poids
Je t'ai avoué ne t'avoir reconnue qu'à moitié

Après toutes ces années
À semer le doute dans mon esprit
La poésie a eu raison de moi
Je ne parle plus que comme j'écris
Ne frappe plus les gens que j'aime
Qu'avec un surplus d'inconscience

Loin de toi
Je suis devenu cet individu
Qui après avoir barré deux voies
Du chemin vers la plus courte éternité
Tente d'atteindre le nirvana le plus facile
En doublant les morts par l'accotement

& bien qu'aujourd'hui
Je sache que dans le sexe du monde
Peut pénétrer le désamour le plus tendre
Qu'à repasser en boucle le film de son enfance
On n'en vient qu'à accélérer son passé
Que la peine de vérité ne sera jamais
Inversement proportionnelle à la force du déni
Je n'arrive plus à maudire
Les onomatopées murmurées par mon corps
Sous le chant de ta torture
Au contraire
Je me rappelle les temps gras
Où tu sucrais mes nuits
De ces petites merveilles faites à la main
Saupoudrais de ta farine animale
Les pics de mes fantasmes
& régnais en bourreau
Sur la cruauté de ma petite mort

Ne laissons plus l'irréalité prendre le dessus
Ne laissons plus nos baisers contraires
Donner vie à des figurines
Puisons dans nos chaleurs humaines
L'étincelle pour mettre le feu à nos oublies

Aussi
Avant de mordre l'oreille absolue d'un amant du silence
D'amarrer des chaloupes le long des mirages
D'explorer les miracles par la fin
Rappelle-toi
Que l'on peut faire l'amour seul
À deux ou à trois
Peu importe l'épaisseur du matelas
& que les désirs les plus inavoués
Mettent les sentiments à découvert

Même les yeux grands fermés
Je ne réussis plus à te voir entièrement
Mais je sais que mon amour pour toi
Est au moins égal à mon appétit de vivre
Que ta beauté si radicale épuise le moral des ans
Que je pourrai encore avec mes miettes
T'aimer en morceaux
Je suis prêt à t'embrasser une lèvre à la fois
À refaire les points d'orient sous tes seins
À te siffler une ballade des mollets à la nuque
Pourvu que tu m'en laisses entonner
Le refrain dans ton sillon

Ton cœur n'incarne plus cet ancrage
Sur lequel le mien cherche son salut

Maintenant
Je sais que l'on perd toujours l'amour
Que l'on croit en poche
Que la pièce manquante du puzzle de ma vie
Sera toujours celle où à moitié nue
Tu débarrasses la patience de ses greniers

Émerger des flots du réel grâce à l'abus d'alcool
Ne m'a pas seulement appris
Qu'un verre doit être vidé avec la même ferveur
Qu'un océan couve ses épaves
Qu'une fois terminée
Une bouteille devient un souvenir de voyage
Que l'ivresse s'avère la destination soleil de l'esprit
Mais aussi que l'amour demeure intangible
Impossible à livrer comme une pizza
Encore moins à donner comme un pourboire

N'ayant jamais cru que marcher sur ton ombre
Pouvait m'éviter tes coups de foudre
Que chacun de mes spleens contre nature
Camouflait un manque de printemps
Que les bruits de fond de l'alcool
Enterreraient à jamais ceux de ma solitude
J'avance vers toi aussi sobre que possible

& même si
Mes larmes possèdent les tanins de grands crus
Je ne veux pas pleurer ma soif
Noyer ma faim
Ou parler arrière-goût
Comme si j'avais une deuxième langue dans l'œsophage

Aussi
Au lieu de renforcer les défenses de nos tours d'ivoire
D'imposer une taxe de nostalgie à nos retrouvailles
De zigzaguer jusqu'au petit matin
Sur les possibles turbulences
Causées par les atouchements qui rateront leurs cibles
Peut-on simplement s'embrasser comme deux tarés
Jouer aux fesses comme des ados de la pire espèce
S'enlacer pour ne plus se déprendre
Puis s'allumer une cigarette
Les pieds accotés sur le rebord de l'horizon
Comme avant
Lorsque l'on tordait le cou des arbres
Que l'on s'enivrait à l'eau de mer
& que la Terre était encore plate

Patrice Desbiens

Des jours comme ça

Né le 18 mars 1948 à Timmins en Ontario, Patrice Desbiens vit à Montréal depuis de nombreuses années. Dès la parution de son recueil *Ici* (Éditions à Mitaine, 1974), il s'impose comme l'un des auteurs phares de l'Ontario, et s'avère l'un des plus illustres représentants de la poésie de la quotidienneté. Il fut finaliste pour le Prix du Gouverneur général en 1985 pour le recueil *Dans l'après-midi cardiaque* et reçoit le prix Champlain en 1997 pour *Un pépin de pomme sur un poêle à bois* (les deux titres sont aux Éditions Prise de parole), ainsi que le prix de poésie des Terrasses Saint-Sulpice de la revue *Estuaire* pour son recueil *La fissure de la fiction* en mai 1998. Certains de ses livres sont montés au théâtre, ce qui donne *Du pépin à la fissure*, pièce élaborée grâce à la collaboration du metteur en scène André Perrier et du comédien Alain Doom, ainsi que *L'homme invisible / The Invisible Man*, dont une des moutures fut mise en scène par Harry Standjofski. En musique, il s'illustre entre autres avec *Patrice Desbiens et Les moyens du bord*, un DC qui rassemble vingt-deux poèmes écrits et interprétés par Patrice Desbiens sur des musiques improvisées par Jean Derome, Guillaume Dostaler, René Lussier et Pierre Tanguay, de même qu'il collabore avec les frères François et Pierre Lamoureux. Chloé Sainte-Marie et Richard Desjardins ont aussi chanté ses mots. Son œuvre comprend plus de trente recueils dont les plus récents sont *poèmes*, paru à L'Oie de Cravan, et à la même enseigne, en 2021, *60 poèmes*.

mises à jour

i.

je suis né de
la fesse cachée
de la lune

des tentacules
de lumière
m'ont déposé

encore chaud

sur les marches
de l'église

ii.

je me suis
tourné la langue
dans la bouche
plusieurs fois
comme un vieux
mensonge

comme

un vieux songe
de singe

iii.

à l'école

mes oreilles
décollées

je vole autour
de la classe comme
dumbo le
petit éléphant

on m'envoie
chez le directeur

c'est walt disney
dans une soutane
de frère et
il me donne
le martinet

iv.

je ne sais pas épeler
les mots
grammaire
ni
orthographe
et

je mâche mes
mots
je

les colle sous
mon pupitre
avec les gommes
d'anciens élèves

v.

je suis le père Noël
de personne
je ne porte pas de
barbe à papa

je ne suis pas
popa qui fait
la p'tite vie à la
maison lapointe

je suis le
bukowski de
personne et
je suis ni
le baron ni
la duchesse ni
le poète officiel
d'aucune cité

vi.

mes yeux téléguidés
voient à travers vos murs
voient sous vos pelures

mes yeux dévissés
fouillent sous vos pelouses
vos pelouses poudrées
vos pelouses perruques

je chante ma
mélodie déchaînée
dans le blizzard
brûlant de
l'écran

j'étais dans la rue
avant que la roue
soit inventée

vii.

je suis archivé
ma peau pilonnée
sous les colonnes
de chiffres
sauf

quelques poèmes

qui

dépassent

viii.

clic

je me lève
de

mon bureau

juste à temps
pour voir
un poème

s'écraser
comme un oiseau
contre la fenêtre

the powers that be

i.

the powers that be
le pouvoir des hôtes
le pouvoir des autres

le pouvoir qui soit
le pouvoir qui boit
le pouvoir qui noie

le pouvoir qui voit
tout
et

tous
et

tousse gras
comme un engin
râlant sur ses rails
avec la passion
de l'industrie pour
ses enfants

ii.

les violons se font violents
et les violons pleurent
dans le jour qui meurt et
autant en emporte le sang
c'est un film trop long
sans sous-titres et
sans acteurs

tassés dans des conteneurs
nous partons à la dérive
dans un déluge d'urine et de
bouteilles d'eau de glacier
sous un ciel de
couleur aspirine

la lumière entre
la lumière sort
et nous on dort
comme des morts
24 cœurs seconde
sur la terre qui
lèche ses plaies
24 guerres seconde

iii.

rires carnassiers
c'est le carnaval

cette confusion
cette
contusion
parmi

nous

cor de pieds
cor d'armée
quart de tours
sacré cor de jésus
sur nos pieds meurtris

à poings fermés
et ciel ouvert

le temps se couvre
comme en hiver
et on convertit
les couvents en
condominiums

on s'épaule
on s'appelle
on s'épelle
on s'épluche
la peluche

le sourire du shakuhachi

elle se lave
nue comme une statue
dans une fontaine de lumière
au milieu du salon

on écoute un vieux disque de shakuhachi
et son grésillement fait penser à un
feu de camp

c'est comme si le joueur de shakuhachi
était dans le milieu du feu de camp et
soufflait sur le sourire du shakuhachi

elle se lève dans la lumière et
pour un instant
je ne vois plus rien

le corps dans le coffre

on descend
de reculons sur un sens unique
suspendu dans la nuit sans fin de
trois-rivières

le cul pointé dans la bonne direction
en regardant devant derrière nous
on fait une volte-face de cascadeur
devant l'adresse
comme un char de police qui
court après sa queue et

le corps dans le coffre
vit et meurt d'un
épisode à l'autre et
par rancune
se met à réciter
des poèmes
d'yves boisvert

tout ça pour rien

i.

comme avant la science
la terre est plate comme une mappe et
les voitures et les piétons et
les cyclistes tombent dans le vide
juste passé le dépanneur

le monde est sale comme un miroir de
toilette de bar
un miroir avec quelqu'un d'autre dedans
qui parle en images et me fait chier

les pigeons picotent le sang sur
les trottoirs et parlent de moi en
hochant de la tête et faisant semblant
de ne pas me reconnaître

l'encre me monte aux yeux et va
bientôt remplir l'appartement et
je serai comme une pieuvre saignant
son encre dans un aquarium public
dans un effort final d'écrire
un dernier poème

ii.

le film de ma vie
(director's cut)

ma vie a passé devant
mes yeux mais je n'ai
rien vu
c'est allé trop vite
j'ai voulu la revoir
j'ai manqué des bouts
c'était long et
je cognais des clous
j'ai demandé au projectionniste
qu'on la repasse mais
il était parti à sa pause
d'où il n'est jamais revenu
probablement écrasé par
un autobus de touristes ou
par le hummer de csi miami
en tout cas je suis encore là
pogné sur mon grabat grassex
avec des poèmes pas finis qui
me collent au cul
tandis que la salle brûle et
qu'on verrouille les sorties
de secours

iii.

tout ça pour rien disait
un certain incertain au
salon du livre de montréal

il lance mon livre en l'air et
le livre tourne sur lui-même
comme l'os dans 2001 l'odyssée
de l'espace (qui reste)
et
devient une station spatiale
qui tourne sur elle-même
avec toutes nos mémoires de
singes dedans au-dessus
de la terre qui tourne sur
elle-même toute croche
comme une toupie qui dort et
fait des cauchemars et
on devine
qu'un jour la station spatiale
va tomber sur la terre et
surtout sur la tête du
certain incertain puisque
tout est dans sa tête et
dans la mienne et
l'écho des égos résonne comme
les trompettes de jéricho et
on peut voir l'adn en lego
de l'existence s'écrouler
sur les gens comme dans
un film catastrophe
où les figurants avaient aux moins
espoir de voir de vrais poètes
rempaillés et placés
en épouvantails
à leurs kiosques

iv.

plus tard
je signe un livre pour
une longue et belle femme
genre lara croft et
derrière elle tout est
sur twitter comme
un(e) twit dans son
twit palace dans les
tarentules dorées et
chiens savants de sa
pensée sur
écran vert et
elle me lance de sa voix
jouquée jusqu'aux néons :
– c'est tout ça?... et
je lui arrache le livre
des mains et
je signe la page
à coups d'exacto
je signe jusqu'au sang
je trace dans la chair
du livre :
oui c'est ça
c'est tout
tout ça pour rien
tout pour rien et
rien pour tous et
je le lance au bout
de mes bras vers
le certain incertain
et

il pleure des
fleurs de feu sur
la tristesse de
tout ceci
et

tout
ce qui
suit

n'est qu'un
rêve

Dialogue

L'esprit d'atelier

Dossier préparé par Gérald Gaudet

avec des poèmes de :

Marie-Josée Ayotte, Rella Duquette,
Denise Simone Côté, Renée Deslauriers,
Christiane Ross, Robert Aubin, Denise Lemarier,
Doris Marchand, Céline Leblond et Lise Roy

« Donner libre cours à l'imagination, découvrir les pouvoirs du mot, tenter la magie ouvrante et exploratrice du rythme – et cela sans esprit d'école ou de chapelle, sans théories exclusives, mais à même l'effervescente invention de chaque participant », tel était, selon le poète, professeur et éditeur Gatien Lapointe, lui-même animateur d'ateliers d'écriture à l'université, le défi de tout atelier d'écriture. Défi toujours difficile à tenir pour toute personne qui accompagne ou désire accompagner celles et ceux qui cherchent à prendre la parole pour dire ce qui les habite. Comment rappeler quelques principes fondateurs de toute poésie sans brimer l'élan créateur, sans surtout enlever le plaisir tout simple de jouer avec les mots et, avec les autres participant·e·s, d'en mettre quelques-uns en place pour répondre à certaines préoccupations centrées sur un désir sans cesse affirmé d'être et de vivre mieux ?

L'animateur que je suis arrive avec quelques convictions nées avec sa propre pratique d'écriture et de lecture. On écrit aujourd'hui dans l'esprit de ce qui s'écrit et se pense aujourd'hui. On ne peut qu'être invité alors à lire quelques auteur·e·s contemporain·e·s pour voir comment des gens d'expérience s'y sont pris avec les mots pour dire plus et dire mieux. On ne peut oublier que l'on n'écrit pas pour faire joli ou pour répéter ce que l'on sait déjà avec des mots usés, on doit apprendre à « [céder] l'initiative aux mots », selon une formule bien connue de Mallarmé. Il n'est pas simple de se débarrasser de quelques réflexes qui poussent à garder le contrôle de ce que l'on dit et de ce l'on fait et, pourquoi pas ?, de ce que l'on est. Le poème est un jeu, le poète en herbe « déplace toutes choses » et « se moque des bonnes manières » : il dé-range ce qui est trop bien rangé, il avance, du moins fait quelques pas, qui font surgir ce que la conscience rejette. Ça enrage, ça éblouit. « Je suis allée là où je ne voulais plus aller », a confié l'une des participantes. « Vous me sortez de ma zone de confort », m'a confié une autre. « Et je suis heureuse de voir où ça me mène. Je ne pensais pas aller jusque-là. »

Pourquoi un atelier d'écriture ? Pourquoi certaines personnes tiennent-elles session après session, année après année,

et même chaque fois que l'occasion se présente, à une pratique et à des lectures qui risquent de leur faire perdre quelques idées, réflexes, manières de se comporter avec le langage? Il y a la stimulation du groupe, de l'animateur ou animatrice, bien sûr, mais surtout des amitiés et des complicités qui se sont créées au fil du temps, qui donnent confiance et qui permettent certaines impudences ou maladresses. On n'est pas là pour soigner son image, faire le beau ou la belle, mais pour apprendre dans le plaisir et les défis qu'on nous lance. Et c'est là qu'on se surprend et qu'on approche de ce qu'on porte plus ou moins consciemment en soi. On est surpris d'en être capable, d'en avoir la force, de faire surgir du neuf tant dans la forme que dans le contenu.

Nous venons de traverser une longue période de confinement. Les participant-e-s (ce sont majoritairement des femmes) ont souhaité poursuivre l'expérience, même virtuellement, au-delà d'un contexte qui risquait de nous enfermer dans «l'angle noir de la joie», pour reprendre un mot de Denise Desautels. Les pratiques d'écriture, les rencontres à toutes les deux semaines par Skype, les lectures qu'on faisait d'Hélène Dorion, Geneviève Boudreau, Nicole Brossard, André Roy, Jean-Marc Desgent, Anne Hébert, Hélène Monette pouvaient se vivre comme autant d'exercices de déconfinement. On était «tombé ensemble», selon un mot de Nicolas Lévesque, on se relevait ensemble. À même nos écrans, nous voyions «entrer la lumière». Et nous étions, par un curieux renversement de perspective, digne d'un glissement de sens tout à fait poétique, plus proches les uns des autres.

Un atelier d'écriture, c'est un laboratoire. Comme une revue. C'est un lieu où l'on s'essaie. Où l'on se stimule dans le plaisir, l'effort, en retenant quelques lignes d'un poème lu et commenté, d'une musique qui nous est chère, ou quelques représentations venues d'une photo prise à Mykonos ou de la toile d'un ou d'une artiste reconnu-e. Peu importe si ce qui en sort reste imparfait, gauche, inachevé, on a agi. On est allé dans le sens de la vie. Et c'est ce dont témoignent à merveille les textes qui suivent.

Marie-Josée Ayotte

*Et si j'écrivais l'arbre des mémoires
entendrais-tu
ces voix proches
qui te racontent*

HÉLÈNE DORION

et si j'écrivais ce nouveau silence
comme un changement d'adresse illisible
à l'autre bout du monde
la maison sortie de nulle part
d'un fleuve, de la peur de périr
ou peut-être d'un vieux rêve
avant sa démolition

entendrais-tu
les mots qui se toisent
les images haletantes
ma voix en fugue
entendrais-tu
mes yeux muets
entre les murs obscurs
ce désordre invisible
qui explose

On ne sait pas de quoi sont faits...

On ne sait pas...

YVES BOISVERT

L'angle noir de la joie

DENISE DESAUTELS

je ne sais pas de quoi sont faits
les nerfs abîmés du silence
les âmes sans racines

ni les balafres de l'ombre
ni les images haletantes

je ne sais pas la lourdeur qui me guette
dans l'angle noir de la joie
les mots que j'ignore et qui me sauvent
quand mes nuits s'éveillent en sursaut
quand je ne peux plus respirer
et sous la terre inerte
dire en moi l'incendie

mais laissez-moi traverser
la rondeur obscure de la mer
laissez-moi ses vagues amazones
le désert tranquille des livres ouverts
la neige cristalline sur le miel
la paix des ciels qui sommeillent
au-dessus des magnolias

Et qui serais-je si je pouvais échapper à mon destin ?

LOUISE DUPRÉ

une femme
sans corps ni maison
une lueur de lune
un murmure de papier
un refuge une trêve
un don peut-être

cette feuille de hêtre au vent
qui ignore l'hiver
une dernière bibliothèque
avec un seul livre dedans
les *Illuminations*
ou *Les fleurs du mal*
un quai
qui porterait leur nom
qui porterait le large
pour toujours

comme Alberto Manguel
je ne me résigne pas
à ce que l'on enfouisse
des cœurs
aimants dans le sol dur

je ne me résigne pas

Écrire la neige

tu me parles de Kamouraska
je parle vertige perdre pied
tu dévales des sentiers de neige folle
j'avale des mots à la belle épouvante

entends-tu le mot amour
dans Kamouraska
le mot amour que je te donne
une vie au galop dans la neige folle

Nelligan me parle du sinistre frisson des choses
j'entends soudain sa fracture
bruit de crâne ouvert
Léveillée me parle de ce pays mort à se taire
désirs informes tumeurs cachées
veines ouvertes dans la démence
la stupeur ne s'invente pas

il y a dans l'œil de toute tempête
de toute conquête
l'enfance qui n'a pas eu de chance

j' imagine que déferle l'avalanche
noire splendeur
fracas sourd féroce
et majestueux

la neige comme la folie
tire sa force du vide
après elle on n'est jamais rien

rien d'autre que silence
écrire la neige folle
telle qu'on la voit dans la tempête
dans le crâne des bêtes brisées
enterrées vives
sur les pistes qui s'effacent

écrire la neige folle
la faim de vivre

avec Elisabeth d'Aulnières
répéter le mot amour le mot liberté
dans l'ombre
sans mourir de désespoir

et retrouver Kamouraska

Rella Duquette

L'heure bleue
Se mêle au jour
On entend à peine
Respirer la nature

Sous les étoiles
Les ombres se déplacent
Enjambant le scintillement
Des cristaux de neige

Quelques-uns à la fois

Portée par l'univers
Bercée
Au froid immobile

Vois
La forêt
Debout sur l'horizon

Aux empreintes
Lissées par un nordet
Efface sa voix

Au milieu
Des pages jaunies
Miroite un fil d'arrivée

Les mots
Déchirent la cuirasse
Laissent passer
La lumière de l'eau
Sur tes racines

Ce que tu me dis de la vie

Aujourd'hui, confinée
J'y réfléchis

Denise Simone Côté

Chronique

l'envie d'invalider chaque mot
avant l'encrage sur le papier
un crayon s'agite parkinson
des nerfs épileptiques
un cœur négatif et bas
pétrifié dans les entrailles
par des miroirs déformants

ce visage n'est pas *un* visage
c'est celui de toutes les femmes
ces malheureuses qui ont croisé
trop de monstres
trop de poings et de pieds enragés
trop d'instruments contondants
coupants écorchants brûlants
ce visage est un trauma irrémédiable

ce corps n'est pas *un* corps
c'est celui de toutes les femmes qui ont été
tirées brutalement du sommeil
muselées sous la menace
explorées sans ménagement par
des mains habituées au pire
violées avec déchaînement de sadisme
trente soixante cent fois
attachées battues droguées disloquées
cassées déchirées brûlées

•

puis

déclarés inutilisables
leurs corps sont jetés

dans l'obscurité camouffleuse
par les spécialistes du massacre

avec un peu de chance
morts ou agonisants

ou sans cette chance
ils sont découverts

à trois ou quatre doigts de la fin
et officiellement déclarés
rafistolables
par les spécialistes du corps
les réparateurs

ils réduisent des fractures
recousent
greffent
reconstruisent
 un vagin
 un visage
un crâne
installent des prothèses
/etc., etc.
et les âmes?

Le cœur en compote

*Des souvenirs veillent encore
Ronds et fermés
Comme le sont les pierres
GENEVIÈVE BOUDREAU*

tu n'oses pas encore te réjouir penser avenir
c'est trop proche ou trop loin

tu entends tomber les feuilles rougies
ton souffle se mêle au silence de l'herbe
ton pas trahit une certaine hâte

où sont les enfants excités par
les jeux les chamailleries?
où sont allés les arbres la cabane à secrets
et les treillis pleins de légumes joyeux?

•

*on croit trop que rien ne meurt*¹
et pourtant ici
une odeur de poudre flotte dans l'air
des murs de ciment montent si haut
que les balles restent discrètes
on a squatté les lieux

tu retrouves l'escalier timide
coincé entre deux murs infirmes
puis la ruelle déserte
des déchets éparpillés

fuis
plus vite plus vite plus loin
déchire cette photo immonde
et oublie

•

cours

cours vers ta maison tes enfants
vers les bobos à soigner
vers leur amour sans la peur

faudra bien y croire maintenant

croire à la persévérance du pâté chinois
sur la table
croire à une nouvelle suite
de jours et de nuits
sans serrements de peur
croire à une vie avec des rires des danses
des embrassades des chicanes normales

1. Titre d'un recueil de Jean-Marc Desgent.

une vie où le cœur de tes enfants
n'arrête jamais de battre sous les lits

•

au milieu de tes hanches²
il se faufile avec douceur
délicatesse enthousiaste de
ses débuts dans ton intimité
ses longues mains aventureuses
sèment des étincelles là là
et surtout là oui là
il t'investit tout entière
un feu de camp géant monte
toi dedans incendiée
comme Jeanne d'Arc au bûcher

réveil en sueur
un souffle de vieille forge
entre ciel et terre

la réalité saute près de toi
le vide te submerge

il n'est pas là
il ne sera plus jamais là

•

tu as choisi
rappelle-toi

avec une douce détermination
tu l'as poussé hors de ta vie

le manque de lui te visite
le manque d'une part de son meilleur
des souvenirs veillent encore³
ronds et fermés
comme le sont les pierres

2. Geneviève Boudreau, *Si crue que tu pourrais y mordre.*

3. *Ibid.*

un manque qui décampe au galop
devant les cauchemars
coups de poing et sang

•

des graffignures involontaires
te sautent au visage

une bouche sourire ou moue
le corps dégingandé du fils et
ses allures de félin
des yeux pers qui cherchent tes secrets
un mot un éclat de rire

des images trop réelles te figent
des souvenirs t'assaillent comme un éclair

une anecdote évoquée à la table avec des amis
une chaussette débusquée par le chat
un mémo dans la boîte à gants
un refrain entendu en passant

ça t'enguenille les jambes
tu palpites grave

Renée Deslauriers

I

C'était de jeunes femmes à longue chevelure
pleines d'ongles et de sourires blancs

elles te jetaient leurs rires dans le dos
désirant te voir agenouillée sur la chaussée cloutée

une rivière d'excréments
envahissait tes terres
tu n'iras plus au bois on veut te tuer
ta vie comme jeu d'arcade
des avenues coup de pied
on te crucifie
bombes en ton ventre
les princesses braisent dans leur acide
tu es piégée enchaînée
tu coules

•

*Et moi j'ai crié sous l'insulte fade
et j'ai réclamé le fer et le feu de mon héritage
Mais l'orage mûrissait sous mes aisselles⁴
et tu as réclamé le pôle et le nord de ton dû
tu as arraché les sarcasmes de ta poitrine
les orties de la fange aux crapauds
et les oursins des langues baveuses
tu les as congelés pour mieux les tuer
et tu as crié*

4. Anne Hébert, *Mystère de la parole*.

un jour
tu t'enracineras dans tes lubies
tu habiteras la mer des Atlantes

Titan au cœur barbare
tu tisonneras des forges

et tu oseras
tu oseras courtiser l'enfer.
Tu ne veux pas mourir ce soir
on a marabouté ton tarot de vie
on t'a enfargée

la vodka glacée brûle ton sang
ici on tisonne
tu sais des envoûtements
à faire rougir des sorcières
tu ne veux pas mourir ce soir

II

Éros brasse sa cage
ses flèches ont brûlé
qu'importe tu cries

tu aurais voulu un peu de temps
pour explorer la forêt qui se rend
pour mettre à jour tes anciennes certitudes
tes chromosomes essoufflés te ralentissent
parmi tes portes de sortie
tu cherches des blessures grippées
afin de leur faire le bouche-à-bouche
tu voudrais explorer des gouffres à perdre haleine
visiter la toundra
chatouiller de jeunes sorciers
enracinés derrière les mélèzes

•

Il y aura des édredons couleur tropique
des draps trop étroits
qu'on changera en plage
une pharmacie pleine de vodka et de mer
on y respirera la paresse
tu te goinfreras de tes interdits
et tu aimeras ça

•

un jour tes cheveux repousseront
les colonnes de ton temple exploseront
tes ombres éloigneront les chevaux d'égouts
tes cicatrices deviendront tatouages guerriers
les chaos d'hier
ces nuits au sang asphyxié de crépuscules
feront place à une rosée acide
le grand ménage commence

Christiane Ross

I

ce n'est pas du tout ma faute
si je construis ma vie
pour que s'éveillent mes chaînes
si attiser devient pallier
je est un autre
c'est ma boîte à jouets
gorgée d'illusions
elle est peuplée d'attentes

l'avenir du silence
se joue de mes doutes
il m'ouvre des univers voilés
et c'est ainsi que contre toi, tout explose

•

la manière noire travaille encore
dans l'esprit d'un monde endeillé
lacéré par la lame du berceau sur la matière

cette matière peut devenir
la douceur d'une lumière feutrée
par le repoussoir du créateur d'ombre
laissant apparaître son âme inassouvie
de liberté et d'intime

dans la plus belle des nuits étoilées
la main habile caresse la matrice
la cajole, l'effleure pour éliminer
tout surplus d'encre
qui cache l'elfe ébloui
d'un temps irréel

délicatement l'artiste dépose sur elle
l'humble linceul
que l'étreinte de la presse imprimera
dévoilant la finesse la subtilité
d'une douce lueur blanche
insérée dans le noir velouté

•

II

regardez-le solide
sur son promontoire
devant le port de Mykonos

regardez la beauté de ce gaillard
un corps d'Apollon
habité de ses failles
lorgnant insolemment
le chemin parcouru

que cherche-t-il où va-t-il

•

j'imagine son regard
nostalgique qui appréhende
la fin d'un voyage inoubliable
les pieds ancrés dans le présent
apeuré du retour
regarde-t-il une dernière fois
ce port aux mille possibles

partir ou rester il hésite
un désir de liberté l'anime
tout reprendre tout refaire fuir
se fuir

sa jeunesse ignore encore

on ne peut se délester
des fardeaux du vécu
des souvenirs enfouis
qui grugent l'écho du temps

•

Il faut savoir s'arrêter
s'écouter surseoir
savoir donner de larges coups de spatule
balayer l'intérieur nettoyer
les noirceurs qui hantent
suivre *L'étoile noire*
qui brise l'armure du paraître
il faut savoir être soi pour soi

•

L'étoile noire vibre
dans la profondeur du geste
les empâtements ombrent
les noirs et les blancs
le peintre se libère des chimères
s'attache à l'essentiel
les nuances se découvrent

tu l'aimerais, Robert

tu aimerais les larges
coups de spatule qui balaient
la surface comme pour lessiver
les noirceurs qui hantent

tu aimerais les nuances
créées par la danse
des contraires insouciantes
qui brisent l'armure du paraître

Robert Aubin

Ce regard par-delà l'épaule
Fugace moment
Jouant du déséquilibre
Où s'installe le rêve

Ce regard par-delà l'indiscrétion
Concentré de passions
Aguiché par un corps sculpté dans sa peau
Maintes fois fantasmé sous le drapé des dieux

Ce regard par-delà le temps
Millième de seconde volé
Mille fois restitué
Comme beauté en partage

Ce regard par-delà ma vie
Invitation à déposer mes couleurs
Dans un cahier à colorier sans contours
Où peindre la félicité

Rencontres

Carrure mastoc, barbe hirsute, mains potelées
Diluant des pigments de vie dans un alcool de création
Concentré de regards tourné vers l'indéfinissable
Ma première infidélité au réel

Puis, une toile exprimant l'indicible
Par mes yeux, m'y perdre
Aspiré par une spirale à carreaux
Où les contours marquent le vide,
Cadrent l'infini

Existe-t-il une forme qui traduise l'amour?
Une couleur pour marquer l'espoir?
Une texture pavant la voie?
Un suaire capable d'envelopper l'inaccessible?

Sur ma joue, une larme

Denise Lemarier

*Homme libre, toujours tu chériras la mer!
La mer est ton miroir; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
[...]*

CHARLES BAUDELAIRE, *Les fleurs du mal*

Regardez-le debout
Hissé sur le toit du monde
Son corps découpé entre ciel et mer
Immergé dans le bleu dominant d'une fresque antique

On le dirait de chair maquillé de marbre
Jeune éphèbe ou dieu olympien
Interrompant sa course
Le regard tourné vers la beauté de l'instant

Je le vois sourire de ma candeur
À vouloir l'ancrer dans l'Histoire
Qui n'est pas la sienne
Derrière l'image le visage de l'étranger
Valsant entre deux mondes
Celui qui l'attend
Et Mykonos
Qu'il a peine à quitter

Ne revient-on jamais de ces voyages
Où ciel et mer s'élèvent au sublime
Et remplissent l'âme?

Sans titre

Dans l'œil de l'homme de Mykonos, on voit des rêves en bataille, la silhouette d'un bateau sans capitaine.

La traversée du monde est un corps qui navigue entre des formes désarticulées sur le *Sea Battle* de Kandinsky. Un

chaos de taches jaunes, rouges, bleues l'éclabousse avec exubérance. Envoûté par la dérive, sa gorge se remplit de lumière salée, limpide et aveuglante qui bientôt succombera au crépuscule. Au loin, une musique de carnaval. La fête commence sans lui.

Certains disent qu'à la fin de son voyage une ombre fuyante l'a avalé. Dans un grand fou rire.

Avec nos mots

J'ai tout repeint en blanc, effacé la couleur cendre des vieilles saisons. À corps perdu, comme une artiste sur sa toile. Pour faire danser la vie, j'ai fait miroiter, à larges coups de spatule, des reflets de lumière, jaune, bleue, rouge. Kandinsky s'est invité pour le thé. Nous avons ri et pleuré.

J'ai fait le tour de l'horizon, debout sur le toit du monde, à l'affût d'une éclaircie, d'une odeur de feu de joie, d'un mirage. Dans les yeux d'un enfant, j'ai vu le début de mille rêves. Être infidèle au réel est parfois la seule issue.

Le souffle des mots est venu balayer la page blanche sans trop la froisser. Des mots lancés comme une volée d'oiseaux qui piaillent. Sans savoir où ils vont. Ni s'ils reviendront. Écrits avec le cœur à la renverse. Et l'haleine sèche des questions sans réponse.

Doris Marchand

La torchère

Il y a chez moi
Une fenêtre
D'où je peux quitter ma vie
Sans avoir à mourir

Incarner tous mes regards

Et dans un coin
Sur un piédestal
L'univers en équilibre

À l'heure
Où les carmins
Pèsent sur l'horizon
Où la boue grasse du ciel
M'aveugle

Vous défroissez une sereine lumière
Sur mes nuits encolérées

La sérénité
Je ne sais dans quelles nuits
Ça s'enfonce
Mais
Ça déborde
De poussières d'étoiles
Indéfiniment recyclée

Se sont-ils égarés
Ceux que j'attends?

Céline Leblond

Lien

Qu'est-ce qui est vraiment bouleversant
les couleurs d'une toile ou son silence ?

Tu n'as pas de passé
le sais-tu ?
une maille sous la couverture

Tous muscles tendus à juguler l'avenir
tu retiens l'instant
quand tes poings fermés
tes mains sont pleines

Il est maintenant le temps
de se rencontrer
parlons de toi, parlons de moi, parlons de nous

Tu auras toutes les premières fois
les miennes, je les ai imaginées sur une page blanche

Qu'est-ce qui va remettre mes mots à l'endroit ?
la musique d'Alexandra Stréliski
dessine la pureté
sur des notes de vérité
J'écrirai en suspension tes petits pas
je n'oublierai pas les grands
ceux qui laissent
leurs empreintes

J'écrirai en transparence sur du papier glacé
pour que tu y voies toutes les lumières des mots
je laisserai l'invisible dans un cahier

Il est sans nom
sans visage

L'inconnu de l'île
pose dans ses habits
sur l'arrière de mon imagination

La beauté fait mal

*Le bleu prend des contours
plonge dans la mémoire
il se retourne vers moi (Hélène Dorion)*

Les lunettes protègent

A-t-il les yeux ouverts
ou mieux encore
fermés
sur le goût salin
de l'arrêt?

Quand le sol
est sur les pieds
et que la tête retourne les nuances
c'est l'instant
de tous les possibles...

Il y aura l'avant
et l'après

Mais, où est le rouge
quand le bleu s'impose?

•

Il y a à Mykonos un œil sur la toile de Stéfanie. Il touche le silence du temps comme une blessure dont on ne sait plus parler. La pupille navigue de mer en mer tel un bateau à la recherche d'un port. Les outardes parlent de plumes et de naissances comme un voile de mariée qui espère au-dessus des eaux. Secoué par la fièvre de l'eau, l'inconnu de l'île devient attentif à la couleur des remous. L'orange caressante et parfumée n'est

pas fruit, c'est l'émotion. Elle épuise l'envers de son imaginaire et trouble les nervures froides de son espace. Il n'ira plus là où son œil se pose, il connaît l'haleine sèche des questions sans réponses. Son souffle repousse le voile vert, une main retient.

Lise Roy

Bleu le ciel de la mer Égée
Du haut du promontoire
Un jeune homme fuit le coffre à outils de son père
Décédé

Il se traîne de fenêtre en fenêtre
Dans la maison vide
Sa vie stagne

Il revoit son père choisir dans son coffre l'outil le mieux
adapté
Le marteau la queue-de-rat la chanson
Pour réparer la chaise le bateau

Quel outil parviendra à élimer le vague à l'âme qui le
mine?

Sombre naufrage

•

Le jeune homme à Mykonos
Songe à son avenir
La cacophonie dans sa tête lui rappelle la toile *La magie du
cirque* de René Marcotte.
Tout se confond
Sur fond de tristesse
Rose-mauve et bleu entremêlés à l'arrière-plan
Le chapiteau-chapeau n'arrive pas à retenir compartimentées
Toutes ses idées
Ses projets font montagnes russes
D'une balançoire à l'autre
Les trapézistes se les échangent
Les rattrapent
Les échappent
La grande roue les lui présente à nouveau
À tour de rôle

Le fil-de-fériste tente d'équilibrer
Tout ce fouillis
Le clown triste aimerait bien faire disparaître
Ce vacarme silencieux



XYZ. La revue de la nouvelle est un périodique trimestriel qui se consacre exclusivement au genre de la nouvelle. Au gré des publications, de nombreux auteurs prestigieux côtoient des auteurs en émergence. Grâce à de fréquents numéros thématiques, son contenu se renouvelle sans cesse et assure une exploration de tous les lieux possibles et mouvants de l'imaginaire.

Abonnez-vous : <https://xyzrevue.com>



écrits
des
forges

La poésie, c'est tout.



ecritsdesforges.com

BEAULIEU , Germaine	Derrière la nuit
CHATILLON , Pierre	Un voyage d'hiver
COLLECTIF	Lèvres urbaines #51
LETARTE , Geneviève	Mes ailleurs
PELLETIER , Mario	Chants de nuit pour un jour à venir
POZIER , Bernard	Écrits des Forges 50 ans de poésie 1971-2021
SOLÍS-OGARRIO , Claudia	Temps de récolte / Tiempo de zafra
TRUDEL , Alexandre	Du feu dans toutes les flammes

992-A rue Royale, Trois-Rivières (Québec) G9A 4H9
Tél.: 819.840.8492 – ecritsdesforges@gmail.com

revues culturelles québécoises

ARTS VISUELS - CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE - INTER - LE SABORD - PLANCHES - PHOTO SOLUTION
VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE CINÉMA 24 IMAGES - CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES - CRÉATION
LITTÉRAIRE - ENTREVOUS - EXIT - LES ÉCRITS - MÆBIUS - XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE
CULTURE ET SOCIÉTÉ - À GÂBORD! - CAMINANDO - L'ACTION NATIONALE - LIBERTÉ - L'INCONVÉNIENT
NOUVEAU PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME - RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES - RELATIONS
HISTOIRE ET PATRIMOINE - CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ - HISTOIRE QUÉBEC - MAGAZINE GASPÉSIE
LITTÉRATURE - LES CAHIERS DE LECTURE - LETTRES QUÉBÉCOISES - LURELU - NUIT BLANCHE - SPIRALE
THÉÂTRE ET MUSIQUE - CIRCUIT - JEU REVUE DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SORM - THEORIES ET
ANALYSES - ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN - ÉTUDES LITTÉRAIRES - TANGENCE - VOIX ET IMAGES

sodep
revues
culturelles
québécoises

SODEP.QC.CA

mœbius-BALADO

Mœbius est une chambre d'échos pour la création littéraire contemporaine. Des entrevues et des chroniques poursuivent la réflexion de chaque numéro dans **Mœbius-balado**.



EN COLLABORATION AVEC



À ÉCOUTER DANS L'AUDIOTHÈQUE **OPUSCULES**



revuemoebius.com/moebius-balado

exit

revue de poésie

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

Prix en librairie : 12 \$

Version numérique (PDF) : 8 \$ (sur le site Internet d'*Exit* seulement)

Particulier (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 42 \$

2 ans/8 numéros : 80 \$

Institutionnel (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 60 \$

2 ans/8 numéros : 110 \$

International (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 70 \$

2 ans/8 numéros : 130 \$

(les taxes et les frais de poste sont inclus dans les prix)

Je désire m'abonner me réabonner

À partir du numéro en cours ou du numéro _____

Nom :

Adresse :

Ville / Province :

Code postal :

Téléphone : (.....)

Télécopieur : (.....)

Courriel :

Je paye par chèque Visa Mandat

N° : Expiration : /

Signature :

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.
C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8

Internet : www.exit-poesie.com

Courriel : administration@exit-poesie.com

exit

espace de création et de liberté,
exit publie quatre fois l'an
des textes poétiques
et se rapportant à la poésie.

poèmes

Tristan Malavoy
Madeleine Monette
Agustín Mazzini
Alain Fissette
Patrice Desbiens

dialogue

L'esprit d'atelier

Dossier préparé par Gérald Gaudet

avec des poèmes de Robert Aubin, Marie-Josée Ayotte,
Denise Simone Côté, Renée Deslauriers, Rella Duquette,
Céline Leblond, Denise Lemarier, Doris Marchand,
Christiane Ross, Lise Roy

exit revue de poésie
Éditions Gaz Moutarde
C.P. 22125, C.S.P. Iberville
Montréal (Québec)
H1Y 3K8
redaction@exit-poesie.com
<http://www.exit-poesie.com>